

4. Petite cueiller pour prendre le Thé moulu.

5. Instrument qui est comme un moulinet à Chocolat ou fourgon, avec quoi le Ficki Tsjaa ou Thé moulu & en farine est fait mousser avant qu'on le hume.

6. Vase de cuivre qui sert à verser le Thé, la partie inferieure qui est estamée en dedans, est mise dans la grande ouverture du vaisseau de cuivre P. afin que les vapeurs chaudes, ou l'eau bouillante l'empêchent de se refroidir: il a un couvercle décrit ci-dessus.

Z. Echelle dont on s'est servi pour mesurer la grandeur, & les dimensions des diverses parties de la machine pour l'usage de ceux qui pourroient être curieux d'en faire faire une semblable. La grandeur se rapporte à un Sakf ou dix Sun, ce qui approche d'un de nos pieds Geometriques.

## II.

### *Des Manufactures de Papier du Japon.*

#### I.

ON n'ignore pas qu'il y avoit anciennement dans les parties occidentales de nôtre continent plusieurs manieres d'écrire aussi bien que dans les pays meridionaux parmi les Egyptiens, les Syriens, les Juifs & autres Nations; lesquelles manieres étoient embarrassées, penibles, & suivies de plusieurs difficultez rebutantes, qu'aucune patience & aucune application ne pouvoit vaincre. Ils n'avoient pas encore l'usage de la plume, cet outil si leger, & si aisé à manier: ils écrivoient avec un poinçon de fer, ou un pinceau fait artistement, ils n'écrivoient pas même sur le Papier dont l'usage est à présent généralement repandu, mais sur plusieurs sortes de tablettes, ou de feuilles faites avec beaucoup d'industrie & de travail; de peaux, de parchemins, d'écorce d'arbre, de feuilles, de cuivre, de plomb, & d'autres métaux, de cire & d'autres matieres: dans ces nombreuses difficultez de mettre les choses par écrit, ce qui étoit le plus grand obstacle à la conservation de l'histoire & au progres des sciences, la providence permit que l'on trouvât l'invention de faire du Papier avec des vieux haillons. Quelques uns reculent l'époque de cette invention jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, quoi qu'avec peu de fondement ce semble, ne paroissant guere croyable qu'un art si utile ait demeuré si long temps caché, ou ait demeuré dans l'enfance pendant un si grand nombre de siècles: car à peine l'invention du Papier eut-elle été portée à un degré de perfection supportable, & connue du genre humain, qu'elle fit oublier bientôt toutes les autres manieres d'écrire, à la reserve seulement du parchemin: on les quitta d'abord pour une methode si facile & si commode. Les Nations Orientales les plus voisines de l'Europe, j'entends les Turcs, les Arabes, les Persans, les habitans de la petite Tartarie, & les sujets du grand Mogol, ont reçu de bon cœur parmi eux une invention si utile & si curieuse; avec cette difference seulement, qu'au lieu de se servir de linge usé, ils se servent d'autres haillons de laine & de cotton, dont ils font d'un papier d'une égale bonté pour les moins. Les nations basanées & noires de l'Asie qui sont plus vers le midi, ont retenu la maniere d'écrire de leurs

Introduc-  
tion.

ancêtres, qui est sur des feuilles de Palmier de différente espece: ils y écrivent encore, ou pour mieux dire gravent, curieusement leurs caractères avec un Poinçon de fer, & attachant les différentes feuilles ensemble à des petits bastons de bois ils les relient ainsi en divers Volumes. Aux extrémités de l'Orient, (j'entends la Chine & le Japon) fameuses pour avoir inventé de bonne heure les Arts & les Sciences les plus utiles, l'utilité du Papier tant pour écrire que pour imprimer, & la manière de le faire; ont été connues & pratiquées avec succès depuis les temps les plus reculez. Je sortirois de mon sujet, si je descrivois la manière de faire le Papier usitée parmi les Chinois: je laisse volontiers ce soin à un grand nombre de Religieux d'Europe, qui sont sur les lieux, & qui ont toutes les commodités imaginables pour en donner des descriptions exactes. Mon dessein est de donner seulement un compte court, mais clair & complet, de la manière de faire le Papier qui est en usage parmi les Japonnois, nation moins connue & moins fréquentée. Le tout principalement pour la satisfaction & l'instruction de ceux qui souhaiteroient de faire les mêmes expériences sur l'écorce de quelques uns de nos arbres de l'Europe.

## II.

Maniere  
de faire  
le Papier.

Le Papier est fait au Japon de l'écorce du *Morus Papyrifera Sativa*, ou véritable arbre à Papier, de la manière suivante; chaque année après la chute des feuilles, qui arrive au dixième mois des Japonnois, ce qui répond communément à notre mois de Decembre; les jeunes rejettons qui sont fort gros sont coupez de la longueur de trois pieds au moins, & mis ensemble en paquets pour être ensuite mis à bouillir dans de l'eau avec des cendres. S'ils sechent avant qu'ils bouillent on les laisse tremper vingt quatre heures durant dans l'eau commune, & ensuite on les fait bouillir: ces paquets, ou fagots, sont liez fortement ensemble, & mis de bout dans une grande & ample chaudiere qui doit être bien couverte, on les fait bien bouillir jusqu'à ce que l'écorce se retire si fort qu'elle laisse voir à nud un bon demi pouce du bois à l'extrémité; lorsque les bastons ont bouilli suffisamment on les tire de l'eau, & on les expose à l'air jusqu'à ce qu'ils se refroidissent; alors on les fend sur la longueur pour en tirer l'écorce, & l'on jette le bois comme inutile. L'écorce, après qu'on l'a sechée, est la matière dont ensuite on doit faire le papier; en lui donnant une autre preparation qui consiste à la nettoyer de nouveau, & à tirer la bonne de la mauvaise: pour cet effet on la fait tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Etant ainsi ramollie, la peau noirâtre est raclée avec la surface verte qui reste, ce qui se fait avec un couteau qu'ils appellent Kaadsi Kufaggi, c'est à dire rasoir de Kaadsi, qui est le nom de l'arbre; en même temps aussi l'écorce forte qui est d'une année de crue, est séparée de la mince qui a ouvert les jeunes branches. Les premières donnent le meilleur papier & le plus blanc; les dernières produisent un papier noirâtre d'une bonté passable; s'il y a de l'écorce de plus d'une année mêlée avec le reste, on la trie de même & on la met à part, parce qu'elle rend le papier le plus grossier & le plus mauvais de tous: tout ce qu'il y a de grossier, les parties noueuses, & ce qui paroît defectueux, & d'une vilaine couleur, est tiré en même temps pour être gardé avec l'autre matière grossière.

Après que l'écorce a été suffisamment nettoyée, preparée, & rangée selon



lon les differens degrez de bonté, on doit la faire bouillir dans une lessive claire; desqu'elle vient à bouillir, & tout le temps qu'elle est sur le feu, on est perpetuellement à la remuer avec un gros roseau, & l'on verse de temps en temps autant de lessive claire qu'il en faut pour abbatre l'évaporation qui se fait, & pour suppléer à ce qui se perd par-là; cela doit continuer à bouillir jusqu'à ce que la matiere devienne si mince, qu'étant touchée legerement du bout du doigt elle se dissolve & se separe en maniere de bourre & comme un amas de fibres. La lessive claire est faite d'une espece de cendres en la maniere suivante; on met deux piéces de bois en Croix sur une cuve; on les couvre de paille, sur quoi ils mettent des cendres mouillées, ils y versent de l'eau bouillante qui à mesure qu'elle passe au travers de la paille, pour tomber dans la cuve, s'imbibe des particules salines des cendres, & fait ce qu'ils appellent lessive claire.

Après que l'écorce à bouilli de la maniere qu'on vient de dire, on la lave; c'est une affaire qui n'est pas d'une petite consequence en faisant du papier; & doit être menagée avec beaucoup de prudence, & d'attention. Si l'écorce n'a pas été assez lavée, le papier sera fort à la vérité & aura du corps; mais il sera grossier & de peu de valeur; si au contraire on l'a lavée trop long temps, elle donnera du papier plus blanc, mais plus sujet à boire, & mal propre pour écrire: ainsi cet article de la Manufacture doit être conduit avec beaucoup de soin, & de jugement, pour tacher d'éviter les deux extremités que nous venons de marquer. On lave dans la riviere, & l'on met l'écorce dans une espece de van ou de crible, au travers duquel l'eau coule, & on la remue continuellement avec les mains & les bras, jusqu'à ce qu'elle soit delayée à la consistance d'une laine, ou d'un duvet doux, & delicat. On la lave encore une fois, pour faire le papier le plus fin: mais l'écorce est mise dans un linge au lieu d'un crible, à cause que plus on lave, plus l'écorce est divisée, & seroit enfin reduite en des parties si menues, qu'elles passeroient au travers des trous du crible, & se dissiperoient. On a soin dans le même temps d'ôter les nœuds, ou la bourre, & les autres parties heterogenes, grossieres, & inutiles, que l'on met à part avec l'écorce la plus grossiere, pour le mauvais papier. L'écorce étant suffisamment & entierement lavée est posée sur une table de bois uni & épais, pour être battue avec des bastons du bois dur Kufnoki, ce qui est fait ordinairement par deux ou trois personnes, jusqu'à ce qu'on l'ait rendue aussi fine qu'il le faut: elle devient avec cela si deliée, qu'elle ressemble à du papier qui à force de tremper dans l'eau est reduit comme en bouillie, & n'a quasi plus de consistance.

L'écorce ainsi preparée est mise dans une cuve étroite avec l'infusion glaireuse & gluante du ris, & celle de la racine Oreni qui est aussi fort glaireuse & gluante. Ces trois choses mises ensemble doivent être remuées avec un roseau propre & delié, jusqu'à ce qu'elles sont parfaitement mêlées, & qu'elles forment une substance liquide de la même consistance: cela se fait mieux dans une cuve étroite, mais ensuite cette composition est mise dans une cuve plus grande, qu'ils appellent en leur langage Fine: elle ne ressemble pas mal à celle dont on se sert dans nos manufactures de papier. On tire de cette cuve les feuilles une à une dans leurs moules qu'on fait de jonc, au lieu de fil d'archal; on les appelle Mijs; il ne reste plus qu'à les faire secher à propos: pour cet effet on met les feuilles en piles sur une table couverte d'une double natte, & l'on met une petite piece de roseau, qu'ils appellent Kamakura, c'est à dire Coussin, entre chaque feuille; cette piece

qui avance un peu sert ensuite à soulever les feuilles & à les tirer une à une; chaque pile est couverte d'une planche ou d'un ais mince de la grandeur & de la figure des feuilles de papier, sur laquelle on met des poids, légers au commencement, de peur que les feuilles encore humides & fraîches, ne se pressent si fort l'une contre l'autre qu'elles fassent une seule masse; on surcharge donc la planche par degrés; & l'on met des poids plus pesans pour presser, & exprimer toute l'eau; le jour suivant on ôte les poids, les feuilles sont alors levées une à une avec le petit batton Kamakura dont on vient de parler; & avec la paume de la main, on les jette sur des planches longues & raboteuses faites exprès pour cela, les feuilles s'y tiennent aisément à cause d'un peu d'humidité qui leur reste encore. Après cette préparation, elles sont exposées au Soleil, & lorsqu'elles sont entièrement sèches, on les prend pour les mettre en monceaux, on les rogne tout autour, & on les garde pour s'en servir ou pour les vendre.

J'ai dit que l'infusion de ris, avec un léger frottement, est nécessaire pour cet ouvrage, à cause de sa couleur blanche, & d'une certaine graisse visqueuse qui donne au papier une bonne consistance, & une blancheur agréable. La simple infusion de la fleur de ris n'auroit pas le même effet, à cause qu'elle manque de cette viscosité qui est une qualité fort nécessaire. L'infusion dont je parle se fait dans un pot de terre non vernissé, où les grains de ris sont trempés dans l'eau, ensuite le pot est agité doucement d'abord, mais plus fortement par degrés: à la fin on y verse de l'eau fraîche, & le tout est passé au travers d'un linge; ce qui demeure doit être remis dans le pot, & subir la même opération, en y mettant de l'eau fraîche; & cela est répété tant qu'il reste quelque viscosité dans le ris. Le ris du Japon est le plus excellent pour cela, étant le plus blanc & le plus gras qui croisse en Asie.

L'infusion de la racine Oreni se fait de la manière suivante, la racine pilée ou coupée en petits morceaux est mise dans l'eau fraîche, elle devient glaireuse dans une nuit, & propre à l'usage destiné après qu'on l'a passée au travers d'un linge. Les différentes saisons de l'année demandent une quantité différente de cette infusion mêlée avec le reste. Ils disent que tout l'art dépend entièrement de cela: en été, lorsque la chaleur de l'air dissout cette forte de colle, & la rend plus fluide, il en faut davantage, & moins à proportion en hiver, & dans le temps froid. Une trop grande quantité de cette Infusion mêlée avec les autres ingrédients rendroit le papier plus mince à proportion, & trop peu au contraire le rendroit épais, inégal, & sec. Une quantité médiocre de cette racine est nécessaire pour rendre le papier bon & d'une égale consistance. Pour peu qu'on leve de feuilles on peut s'apercevoir aisément si l'on en a mis trop ou trop peu. Au lieu de la racine Oreni, qui quelque fois, sur tout au commencement de l'été, devient fort rare; les papetiers se servent d'un arbrisseau rampant nommé Sane Kadsura dont les feuilles rendent une gelée, ou glu semblable à celle de la racine Oreni, mais qui n'est pas tout à fait si bonne.

J'ai parlé aussi du *Juncus Sativus*, qui est cultivé au Japon avec beaucoup de soin & d'adresse; il devient haut, délié, & fort; les Japonnois en font des voiles de navire & de fort belles nattes pour couvrir leurs planchers.

J'ai remarqué ci-dessus, que les feuilles de papier, lorsqu'elles sont fraîchement levées de leurs moules, sont mises en piles sur une table couverte de deux nattes: ces deux nattes doivent être faites différemment; celle de  
dessous,



dessous, est plus grossiere, & celle qui est au dessus est plus claire, faite de joncs plus fins qui ne sont pas entrelacez trop près l'un de l'autre, afin de laisser un passage libre à l'eau, & ils sont deliés pour ne point laisser d'impression sur le papier.

Le papier grossier destiné à servir d'envelope, & à d'autres usages, est fait de l'écorce de l'arbrisseau Kadse Kadsura avec la même methode que nous venons de decrire. Le papier du Japon est très fort, on pourroit en faire de cordes. On vend une espece de papier fort & épais à Syriga ( c'est une des plus grandes villes du Japon, & la capitale d'une Province de même nom ) Ce papier est peint fort proprement, & plié en si grandes feuilles, qu'elles suffiroient à faire un habit; il ressemble si fort à des étoffes de laine ou de soye qu'on pourroit s'y meprendre. On fait à la Chine, & au Tonquin, une espece de papier mince qui est jaunâtre, on le tire du cotton & des bambous qui sont une espece de roseaux. Les Siamois font leur papier de l'écorce de l'arbre Pliookkloi; ils en ont deux fortes, l'un noir & l'autre blanc, tous deux sont grossiers, rudes, & sans beaucoup de façon, comme sont les Siamois eux mêmes. Ils le plient en livres quasi comme les éventails sont pliez: ils écrivent des deux côtez, non pas avec un pinceau à l'imitation des nations polies qui sont plus à l'Orient, mais avec un poinçon grossier fait de terre grasse. Je finis ici la description de l'art de faire le papier dans l'Orient, que le savant *Bechmannus* souhaitoit si fort de savoir; & qu'il sollicitoit si fort les voyageurs de lui apprendre. Il se trompoit en ce qu'il sembloit être persuadé qu'il étoit fait de cotton; veu qu'il paroît par ma relation, que toutes les nations qui sont au de là du Gange le font de l'écorce des arbres ou des arbrisseaux: les autres nations Asiatiques de deça le Gange, excepté les noirs qui habitent le plus au midi, font leur papier de vieux haillons des étoffes de cotton, & leur methode ne differe en rien de la nôtre, excepté qu'elle n'est pas si embarrassée & que les instrumens dont ils se servent sont plus grossiers.

Papier  
grossier.

## III.

Pour rendre complete la relation que je me suis proposée de faire des manufactures de papier du Japon, j'ai ajouté ici la description & la figure des plantes & des arbres dont on le fait.

Description des  
Plantes  
dont on  
fait le Pa-  
pier.

## K A A D S I.

*Papyrus fructu mori celsæ, sive morus sativa foliis Urticæ  
mortuæ Cortice Papyrifera.*

## L'Arbre à Papier.

D'une racine forte, branchue, & ligneuse s'élève un tronc droit, épais, & uni, fort branchu, couvert d'une écorce couleur de Chateigne, grosse ferme, & visqueuse, inegale en dehors, & polie au dedans, où elle tient au bois qui est mou & cassant, plein d'une moelle grande & humide. Les branches & les rejettons sont fort gros, couverts d'un petit duvet, ou laine verte, dont la couleur tire vers le pourpre brun; ils sont cannelez, jusqu'à ce que la moelle croisse, & sechent d'abord qu'on les a coupez, les rejettons sont entourez irregulierement de feuilles à cinq ou six pouces de distance

Planche  
XL, Fig.  
1.

l'une de l'autre, quelque fois davantage: elles tiennent à des pedicules minces & velus, de deux pouces de longueur, de la grosseur d'une paille, & d'une couleur tirant sur le pourpre brun. Les feuilles different beaucoup en figure & en grandeur: elles sont divisées quelque fois en trois, d'autres fois en cinq lobes dentez comme une scie; étroits, d'une profondeur inegale, & inegalement divisez. Ces feuilles ressemblent en substance, figure, & grandeur à celles de l'*Urtica mortua*, étant plates, minces, un peu raboteuses, d'un verd obscur d'un côté, & d'un verd blanchâtre de l'autre. Elles se sechent vite, desquelles sont arrachées, comme sont toutes les autres parties de l'arbre. Un nerf unique, qui laisse un grand fillon du côté opposé, s'étend depuis la base de la feuille jusqu'à la pointe, d'où partent plusieurs petites veines quasi paralleles, qui en poussent d'autres plus petites tournées vers le bord des feuilles, & se recourbant vers elles mêmes. Les fruits viennent en Juin & en Juillet (voyez la Planche XL. Fig. a) des aisselles des feuilles aux extremités des rejettons: ils tiennent à des queues courtes & rondes, & sont de la grosseur d'un poix & un peu plus, entourez de poils pourpres: ils sont composez de pepins, qui sont verdâtres au commencement, & tournent ensuite sur le pourpre brun, lorsqu'ils meurissent. Le fruit est plein d'un jus douceâtre: je n'ai pas observé si ces fruits sont precedez par des fleurs. Cet arbre est cultivé sur les collines & les montagnes, & sert aux manufactures de papier. Les jeunes rejettons de deux pieds de long sont coupez, & plantez à terre à une mediocre distance, environ le dixième mois: ils prennent d'abord racine, & leur extremité superieure qui est hors de terre, sechant d'abord, ils poussent plusieurs jeunes jets, qui deviennent propres à être coupez vers la fin de l'année, lorsqu'ils sont parvenus à la longueur d'une brassée & demie, & à la grosseur du bras d'un homme mediocre. Il y a aussi une sorte de Kaadsi ou arbre à papier Sauvage, qui vient sur les montagnes desertes & incultes; mais, outre qu'il est rare, il n'est pas propre à faire du papier, c'est pourquoi on ne s'en sert jamais.

### KATSI KADSIRA, nommé aussi KAGO KADSIRA.

*Papyrus procumbens lactescens folio longe lanceato  
cortice chartaceo.*

#### Le faux Arbre à papier.

Planche  
XL, Fig.  
2.

Cet arbrisseau a une racine épaisse, unique, longue, d'un blanc jaunâtre, étroite & forte, couverte d'une écorce grasse, unie, charnue, & douceâtre, entremêlée de fibres étroits. Les branches sont nombreuses & rampantes, assez longues, simples, nues, étendues, & flexibles, avec une fort grande moelle entourée de peu de bois. Des rejettons fort deliez, simples, bruns, & velus aux extremités, sortent des branches; les feuilles y sont attachées à un pouce de distance plus ou moins l'une de l'autre, alternativement: elles tiennent à des pedicules petits & minces, & leur figure ne ressemble pas mal au fer d'une lance, s'élargissant sur une base étroite, & finissant en pointe, longue, étroite, & aigue. Elles sont de differente grandeur, les plus basses étant quelque fois longues d'un empan, larges de deux pouces; tandis que celles du haut de l'arbrisseau sont à peine un quart si grandes. Elles ressemblent aux feuilles du véritable arbre à papier en substance



stance, couleur, & superficie; sont profondement, & également dentées, avec des veines deliées au dos dont les plus grandes s'étendent depuis la base de la feuille jusqu'à la pointe; partageant la feuille en deux parties égales. Elles produisent plusieurs veines traversieres qui sont croisées encore par de plus petites veines. Je ne puis rien dire des fleurs ni des fruits, n'ayant pu les voir.

## O R E N I.

*Alcea radice viscosa, flore ephemero, magno paniceo.*  
Planche XLI.

D'une racine blanche, grasse, charnue, & fort fibreuse, pleine d'un jus visqueux transparent comme le crystal, sort une tyge de la hauteur d'une brassée ou environ, qui est ordinairement simple & ne dure qu'un an. Les nouveaux jets s'il en vient, après un an, sortent des aisselles des feuilles, la moelle en est molle, spongieuse, & blanche, pleine d'un jus visqueux. La tyge est entourée à distances irregulieres de feuilles qui ont quatre ou cinq pouces de longueur cambrées, d'un pourpre detrempé, les pedicules en sont ordinairement creux, charnus, & pleins d'humeur. Les feuilles ressemblent assez à l'Alcea de Matthiole, tirant sur le rond, d'environ un empan de diametre; composées de sept lobes divisez par des anses profondes, mais inégalement dentées aux bords, excepté entre les anses: les crenaux ou dents sont grands, en petit nombre, & à une moyenne distance l'un de l'autre. Les feuilles sont d'une substance charnue pleine de jus: elles paroissent raboteuses à l'œil, & sont rudes au toucher, d'un verd obscur. Elles ont des nerfs forts, qui partagent chaque lobe également courant jusqu'aux extremités, & plusieurs veines traversieres, roides & cassantes, recourbées en arriere vers le bord de la feuille. Les fleurs sont à l'extremité de la tyge, & des rejettons; & sont d'un pouce & demi de longueur, portées par des pedicules velus & épais dont la largeur augmente à mesure qu'ils finissent en calyce. Les fleurs sont posées sur un calyce composé de cinq petales, ou feuilles verdâtres avec des lignes d'un pourpre brun & velues au bord: les fleurs sont aussi composées de cinq petales ou feuilles d'un pourpre clair tirant sur le blanc: elles sont grandes comme la main & souvent plus grandes: le fond en est fort grand, d'un pourpre plus chargé & plus rouge. Les feuilles des fleurs sont comme on l'a dit grandes, rondes & rayées: elles sont étroites & courtes au fond du calice qui est étroit court & charnu; le pistile est long d'un pouce, gras uni & doux, couvert d'une poussiere couleur de chair, jaunâtre, couchée sur le pistil comme si c'étoit de petites bossiettes; le pistil finit par cinq caroncules couvertes d'un duvet rouge & arrondies en forme de globe. Les feuilles ne durent qu'un jour & se fanent à la nuit, elles sont remplacées peu de jours après par cinq capsules seminaires pentagones, faisant ensemble la forme d'une toupie; qui ont deux pouces de longueur, un pouce & demi de largeur, membraneuses, épaisses, tirant sur le noir; au temps de leur maturité, que l'on distingue les cinq capsules, où sont contenues un nombre incertain de graines, dix ou quinze dans chacune, d'un brun fort obscur, raboteuses, plus petites que des grains de poivre, un peu comprimées & se detachant aisément.

## FUTOKADSURA ou SANEKADSURA.

*Appelé par d'autres ORENIKADSURA à cause  
de ses vertus & de ses usages.*

*Frutex Viscosus procumbens folio Telephis vulgaris æmulo,  
fructu racemoso.*

( Planche X L I I. )

C'est un petit arbrisseau garni irrégulièrement de plusieurs branches de la grosseur du doigt, d'où sortent de rejettons sans ordre; raboteux, pleins de verrues, gersez, & d'une couleur brune. L'arbrisseau est couvert d'une écorce épaisse, charnue, & visqueuse, composée d'un petit nombre de fibres deliez qui s'étendent en longueur. Si peu qu'on mâche de cette écorce, elle remplit la bouche d'une substance mucilagineuse. Les feuilles sont épaisses & attachées une à une, à des pedicules minces, cambrez, de couleur de pourpre, elles sont placées sans ordre & ressemblent aux feuilles du *Teliphium Vulgare*. Etroites au fond elles s'élargissent, finissent en pointe, & sont de deux trois ou quatre pouces de longueur, un pouce de largeur au milieu, au plus; un peu roides, quoique grasses; quelquefois pliées vers le dos, onduées, douces au toucher, d'un verd pâle, avec un petit nombre de pointes, en forme de dents de scie à leur bord, coupées sur la longueur, par un nerf traversé de beaucoup d'autres d'une petitesse presque imperceptible. Les fruits pendent à des queues d'un pouce & demi de longueur, vertes & deliées: ils sont en forme de grappe composée de plusieurs bayes (quelque fois trente ou quarante) disposées en rond sur un corps tirant sur le rond qui leur sert de base. Les bayes ressemblent parfaitement aux grains de raisin, tirant sur le pourpre en hiver, lorsqu'elles sont meures. Leur membrane qui est mince contient un jus épais quasi sans goût & insipide, dans chaque baye on trouve deux graines dont la figure ressemble à un rognon, un peu comprimées là où elles se touchent reciproquement. Elles sont de la grosseur des pepins des raisins ordinaires, couvertes d'une membrane mince, & grisâtre; leur substance est dure, blanchâtre, d'un goût aigre & pourri, très désagréable au Palais. Les bayes sont disposées autour d'une base tirant sur le rond ou ovale, d'une substance charnue spongieuse & molle, d'environ un pouce de diamètre; ressemblant assez à une fraise, rougeâtre, d'une rayeure relevée en forme de rets, dont les niches paroissent moyennement profondes, quand les bayes en sont détachées.